

LE REJET DE LA PSYCHANALYSE PAR C. LÉVI-STRAUSS

André GREEN

[Texte inédit présenté au colloque Le monde du symbolique – en hommage à Claude Lévi-Strauss, organisé par le centre de coopération franco-norvégienne en sciences sociales et humaines et l'Institut Ferdinand de Saussure, Paris, 21 et 22 novembre 2008.]

A la mémoire de Bernard Juillerat

L'œuvre de Lévi-Strauss est considérable. Nous ne l'aborderons ici que sous un angle limité : celui de son rejet de la psychanalyse. Cette question se présente sous un double aspect : celui des rapports entre Lévi-Strauss¹ et Freud et celui de ses rapports avec Lacan². A l'origine de son œuvre, Lévi-Strauss reconnaît en Freud et Marx ses maîtres. Il leur est reconnaissant d'affirmer que le rôle de la conscience est de se mentir à soi-même. La structure inconsciente jouerait le rôle d'un révélateur du message véridique de l'esprit humain. Plus tard, Lévi-Strauss retrouve Freud en traitant du totémisme, mais pour s'en séparer radicalement, mettant en avant une argumentation à laquelle il ne cessera ensuite de recourir. « A l'inverse de ce que soutient Freud, écrit-il, les contraintes sociales, positives et négatives ne s'expliquent, ni quant à leur origine, ni quant à leur persistance par l'effet de pulsions ou d'émotions qui réapparaissent avec les mêmes caractères au cours des siècles et des millénaires, chez des individus différents. Et plus loin : « En vérité, les pulsions et les émotions n'expliquent rien ; elles résultent toujours : soit de la puissance du corps, soit de l'impuissance de l'esprit. Conséquences dans les deux cas, elles ne sont jamais des causes. *Celles-ci ne peuvent être cherchées que dans l'organisme, comme seule la biologie sait le faire, ou dans l'intellect, ce qui est l'unique voie offerte à la psychologie comme à l'ethnologie*³. »

Pendant cette période, Lacan tente de se rapprocher de Lévi-Strauss pour le convaincre de faire alliance avec lui. Malgré des liens personnels assez étroits, Lévi-Strauss ne répond pas à cette invitation. Sans doute le structuralisme lacanien diffère-t-il trop du sien pour qu'il consente à faire front commun avec lui. Lévi-Strauss ne se décidera à dire sa pensée sur la psychanalyse qu'en 1985, quatre ans après la mort de Lacan, dans *La Potière jalouse*, où il s'en prend à Freud. Nous y reviendrons. Entretemps, Lévi-Strauss a précisé sa position : « Le structuralisme authentique cherche [...] à saisir avant tout les propriétés intrinsèques de certains types d'ordre. *Ces propriétés n'expriment rien qui leur soit extérieur. Ou, si l'on veut absolument qu'elles se réfèrent à quelque chose d'externe, il faudra se tourner vers l'organisation cérébrale conçue comme un réseau dont les systèmes idéologiques les plus divers traduisent telles ou telles propriétés dans les termes d'une structure particulière et, chacun à sa façon, révèlent des modes d'interconnexion*⁴. » Cette citation révèle le fin fond de la pensée de Lévi-Strauss : un matérialisme qui ne renvoie qu'à l'organisation cérébrale,

¹ Voir à ce sujet l'ouvrage d'A. Delrieu : *Lévi-Strauss lecteur de Freud*, Paris, Ed. Anthropos, 1999.

² Voir C. Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1988, p. 107-108.

³ C. Lévi-Strauss, *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 1962, p. 100 et 103 (mes italiques).

⁴ C. Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 561 (mes italiques).

au-delà des affirmations de la pensée anthropologique. Il formera le vœu de voir réunies sciences humaines et sciences physiques, les seules à mériter le beau nom de sciences.

Lacan ?

Dans le Finale de *L'Homme nu*, Lévi-Strauss règle leur compte à nombre d'idéologies dont la psychanalyse. A cet égard, bien qu'il ne le cite pas, Lévi-Strauss présente une critique qui paraît viser Lacan : « Il ne peut donc s'agir, sous ces nouvelles couleurs [celles visées par sa critique], de réintroduire subrepticement le sujet¹. »

Il précise : « Nous n'éprouverions nulle indulgence envers cette imposture qui substituerait la main gauche à la main droite, pour rendre par dessous la table à la pire philosophie ce qu'on aurait affirmé lui avoir retiré par dessus ; et qui, remplaçant simplement le moi par l'autre et glissant une métaphysique du désir sous la logique du concept, retirerait à celle-ci son fondement. » Le moi, l'autre, la métaphysique du désir, qui d'autre cela pourrait concerner à part Lacan ?

Le silence de Lévi-Strauss sur l'identité de l'auteur dont il critique les positions est sans doute le signe de son embarras à nommer quelqu'un dont il conteste les idées mais avec qui il entretient des relations d'amitié². Si Lévi-Strauss ne veut à aucun prix d'un retour du sujet alors que Lacan et Saussure ne peuvent s'en passer, n'est-ce pas en raison de son adhésion à un matérialisme radical comme référence dernière ? Saussure et Lacan, en continuant de se référer au sujet, restent fidèles à la dimension de l'humain, alors que Lévi-Strauss attend, à terme, sa dissolution.

L'Œdipe

Quand on examine dans toute son ampleur l'œuvre de Lévi-Strauss, on ne peut manquer d'être frappé par le nombre et l'étendue des propos consacrés au mythe d'Œdipe, thème central de la psychanalyse, alors que rien, dans le matériel d'étude de Lévi-Strauss – les civilisations sans écriture – ne justifie cette référence.

Lévi-Strauss ne voit en Freud que l'auteur d'une variante du mythe. Cependant, quand Freud découvre l'Œdipe, c'est pour conclure qu'il a trouvé en lui, dans des souvenirs d'enfance, tous les signes d'une libido « *ad matrem* » et des signes du souhait d'éliminer le père. Lévi-Strauss sera plus discret. Il se contentera de dédicacer *L'Homme nu*, terme de ses *Mythologiques* : « A ma mère, en l'année de ses quatre-vingt-cinq ans et à la mémoire de mon père. » La référence à l'Œdipe ne cessera de le hanter jusqu'à ce qu'il réussisse à trouver le moyen de s'en débarrasser. Il y parviendra. Le tragique d'*Œdipe-Roi* n'est pour lui qu'une contingence. Cet admirateur de Labiche réussit à nous faire rire en rapprochant *Œdipe Roi* de Sophocle et *Un Chapeau de paille d'Italie*.

Autre remarque dénigrante : Freud, dit Lévi-Strauss, pense comme les bororos. Il ne découvre rien, il ne fait que retrouver ce que les mythes contiennent déjà. Et quand Lévi-Strauss analyse les mythes, que fait-il d'autre que penser comme eux ?

Si l'on cherche à pénétrer le sens des règlements de compte entre Lévi-Strauss et la psychanalyse par Œdipe interposé, une impression s'impose. Ce que cherche le structuraliste, c'est une démystification, pour libérer ce mythe de son lien à la théorie psychanalytique. Et il va, pendant des lustres, chercher l'explication qui le satisfait. Elle lui apparaîtra enfin en 1985, dans *La Potière jalouse*. Prenant quelque distance vis-à-vis du

¹ C. Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, Finale, p. 563.

² Voir Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin*, p. 107-108.

rapprochement entre Sophocle et Labiche, il présente d'autres arguments. Ce qu'il combat avec la dernière énergie, c'est *le code sexuel unique* qui est à l'œuvre dans l'interprétation psychanalytique. Si l'*Œdipe Roi* de Sophocle et *Un Chapeau de paille d'Italie* de Labiche peuvent être réunis dans un même ensemble, c'est parce qu'en fin de compte, tous deux appartiennent à un schème général unique, celui de *l'énigme policière*. Que dire alors du fait que dans *Œdipe Roi*, c'est l'enquêteur qui se découvre être lui-même le coupable, tout comme c'est le sujet de l'analyse qui finit par identifier le coupable dans sa propre personne ?

Pourtant, la vérité oblige Lévi-Strauss à préciser cette confrontation d'une « tragédie sublime » et d'un « divertissement bouffon ». Signifier, dit Lévi-Strauss pour conclure, n'est jamais qu'établir une relation entre les termes¹.

Mais n'est-ce pas établir une relation entre les termes que soutenir comme Freud que chaque auditeur, en fait, fut *en germe* un Œdipe et comparer cette structure de l'enfance, contemporaine d'un âge où aucune déduction de ce genre n'est pensable, avec les crimes de cet adulte qui, placé devant l'évidence des indices qui l'accablent, voit sa capacité à déchiffrer les énigmes paralysée ?

L'affect

Quelques pages plus haut, Lévi-Strauss écrit : « On me reproche de réduire la vie psychique à un jeu d'abstractions, de remplacer l'âme humaine avec ses fièvres par une formule aseptisée. Je ne nie pas les pulsions, les émotions, les bouillonnements de l'affectivité mais je n'accorde pas à ces forces torrentueuses une primauté : elles font irruption sur une scène déjà construite, architecturée par des contraintes mentales². » Lévi-Strauss rappelle ses options. Ce qu'on lui reprochera surtout, c'est de se référer à une conception du psychisme datée, dépassée.

Mais s'agit-il bien de l'affect ou de sa caricature? Pour pouvoir poser l'hypothèse de l'invariant, il faut au préalable passer l'affect au moule de la réduction. Il écrit : « Si l'on définit la jalousie comme un sentiment résultant du désir de retenir une chose ou un être qu'on nous arrache, ou bien de posséder une chose ou un être qu'on n'a pas, on peut dire que la jalousie tend à maintenir ou à créer un état de conjonction quand existe un état où surgit une menace de disjonction³. »

Lévi-Strauss paraît ignorer qu'il existe de multiples formes de jalousie : simple, faisant partie du lot d'expériences humaines les plus partagées – trouvant son origine dans le contexte de l'Œdipe de l'enfance –, ou bien marquant certains êtres de son sceau et allant jusqu'à pourrir leur vie et les vouer à un malheur irrémédiable, jusqu'aux formes les plus délirantes qui conduisent des humains à céder à la folie et au meurtre. Toutes ces différences sont effacées pour ne plus considérer qu'une jalousie abstraite, schématique.

En quoi la réduction lévi-straussienne nous éclaire-t-elle sur les expériences du jaloux – simple ou délirant ? Comment la folie d'Othello devient-elle intelligible à notre entendement, ou cet amour de Swann, ou encore celui de Marcel pour Albertine, hanté par l'homosexualité? L'invasion du jaloux par la jalousie est une torture. Enfin, qu'Albertine soit Agostinelli ne simplifie pas la chose, ni que Proust ait réclamé à ce dernier, pour les intégrer à son écriture, les lettres qu'il lui avait envoyées autrefois. Le désir de scientificité a balayé

¹ C. Lévi-Strauss, *La Potière jalouse*, Août 1985, p. 268.

² *La Potière jalouse*, p. 264.

³ *Ibid.*, p. 229.

chez Lévi-Strauss toutes les nuances et n'a plus laissé de place qu'à un schème manipulable.

Contre l'histoire

Peut-on essayer de dater le moment où surgit cette nouvelle idéologie ? Il me semble que l'on peut la faire coïncider avec le déclin du point de vue historique dans les sciences humaines. Autrement dit, avec le début du déclin du matérialisme historique, malgré la tentative de sauvetage d'Althusser. Les déceptions se sont accumulées autour des erreurs et même des falsifications du marxisme. Lévi-Strauss a activement participé à ce tournant. Le chapitre IX de *La Pensée sauvage*, « Histoire et dialectique », oppose les points de vue structural et dialectique, mettant en cause Sartre, proclamant la fin d'une illusion qui avait régné longtemps sur le monde des idées. Lévi-Strauss combat ceux pour qui « ...la dimension temporelle jouit d'un prestige spécial, comme si la diachronie fondait un type d'intelligibilité, non seulement supérieur à celui qu'apporte la synchronie, mais surtout d'ordre plus spécifiquement humain¹. » Et il ajoute : « En fait, l'histoire n'est pas liée à l'homme, ni à aucun objet particulier². » Par ailleurs, le succès du structuralisme ne convient pas à Lévi-Strauss, obligé de partager sa renommée avec Althusser, Barthes et Lacan. Il s'en désolidarise.

Pour lui, le structuralisme est une méthode lui permettant d'approcher avec plus de rigueur le point de vue scientifique auquel il aspire. Certains principes l'inspirent, notamment la référence à la linguistique saussurienne. La rencontre, pendant la guerre, avec Jakobson aux Etats-Unis, renforcera ce choix. Lacan aurait bien voulu être le troisième larron. Jakobson lui témoigna de l'amitié mais Lévi-Strauss resta silencieux. Nous avons vu comment *L'Homme nu* a mis fin à cette illusion.

Dans les *Ecrits de linguistique générale*, Saussure, dans sa première conférence à la Chaire de linguistique de Genève, affirme avec vigueur la dimension historique de la linguistique³. Plus tard, il défendra des opinions plus nuancées. Mais cette allusion à l'histoire est celle des transformations des langues au cours du temps⁴.

L'inconscient selon Lévi-Strauss et Freud

Lévi-Strauss récuse moins l'inconscient qu'il ne souhaite le purger des éléments qui le déforment selon lui. Le sujet, l'Œdipe, l'affect, la référence à l'histoire. A quoi ressemble alors un tel inconscient ? Peut-être à l'inconscient de Saussure, automatique, non réfléchi, qui travaille souterrainement le langage. C'est ce qui ressort, nous y reviendrons, des *Ecrits de linguistique générale*. Quand Freud proposera sa conception, une dizaine d'années après Saussure, dans *l'Interprétation des Rêves*, c'est le parti inverse qu'il prendra. Il s'appuiera sur une conscience subjective autre – celle du rêve – renvoyant à la censure – le refoulement – mue par une force dynamique – la pulsion – portant la marque de l'histoire – soit encore l'enfance. Il y inclura l'affect – par évitement du déplaisir et recherche du plaisir, etc. Ce faisant, Freud donne à cet inconscient une structure plus complète et plus complexe, nullement limitée à l'intellect. Toutes ces raisons expliquent peut-être que ses idées suscitent plus de résistances.

Il nous faudra examiner plus en détail les relations de l'inconscient saussurien avec l'inconscient de Freud.

¹ C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, p. 3339.

² *Ibid.*, p. 347.

³ F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 149 et suivantes.

⁴ F. de Saussure, *ibid.*, p. 216, « De l'anti-historicité du langage ».

L'ordre symbolique selon Lacan

Lacan a épousé beaucoup des critiques formulées à l'endroit de Freud et a voulu redresser ses erreurs. Au lieu de penser que les désirs sexuels sont symbolisés, à savoir déguisés, il défend que ce qui est premier est l'ordre symbolique et ses signifiants. L'ordre symbolique s'emparerait des représentations pour leur imprimer un sens. Le modèle du langage assurerait la primauté du symbolique. Aucun acte (inceste, meurtre du père) ne peut avoir un rôle fondateur... On le voit, les sources *du* symbolique se trouvent dans le langage – tout particulièrement dans ses interprétations saussuriennes – et l'anthropologie – tout particulièrement dans sa version selon Lévi-Strauss. Lacan s'y réfère directement¹.

Le symbolique est de l'ordre du langage pour Lévi-Strauss, à condition d'étendre au langage les relations de parenté et les échanges de biens. Lacan élargit également la notion de langage, aussi bien que celle de signifiant. Tout ce qui peut se constituer comme un jeu d'oppositions et se caractérise par une sorte d'autonomie en relève.

Pour Freud, le système préconscient-conscient comprend les représentations de choses inconscientes susceptibles de devenir conscientes, associées aux représentations de mots qui leur correspondent. Le système inconscient comprend les représentations de choses inconscientes, les seuls véritables investissements d'objet. Voilà la différence clairement marquée : le système des représentations de mots peut être conscient ou préconscient, jamais inconscient, chez Freud. Le système linguistique saussurien a pour objet la vie des signes. Freud partage la même préoccupation que de Saussure, mais distingue nettement entre mots (signes) et choses (objets) comme entre système préconscient et inconscient. Freud n'oublie jamais de les différencier. Dans la théorie psychanalytique, la théorie du deuil inclut la *perte d'objet*, qui n'est en aucun cas assimilable à une perte de représentation de mot.

Ce qui intéresse Freud, c'est le psychisme, avec pour corollaire le rapport à la pulsion et aux objets, c'est-à-dire les fondements de la vie mentale, leurs transformations, leurs formes. Ce qui intéresse Saussure, c'est la vie des signes.

« Objet » se réfère ici à l'objet en tant qu'il est une partie du corps de la mère ou du sujet, source de *plaisir*, objet de la représentation de la pulsion. Plus tard, l'objet sera plus directement lié à la pulsion en tant qu'objet de celle-ci. On le voit, on ne peut échapper aux caractères spécifiquement freudiens qui marquent les définitions.

La pensée associative

Aujourd'hui, l'analyste a cessé de traquer les symboles. Il écoute l'analysant exprimer sa pensée en s'efforçant de respecter la règle fondamentale et soumet ce qu'il entend au crible des règles qui régissent la pensée associative. C'est celle-ci qui prime. Et c'est ainsi que se découvrent les principaux paramètres de la pensée analytique. Pour l'oreille analytique, les liens doivent être identifiés et parfois interprétés. Le moindre trait significatif peut se révéler précieux et les liens les plus apparents d'un intérêt mineur.

Encore faut-il cerner ce qui fait l'objet de l'intérêt de l'analyste dans cette pensée associative. Et c'est ici que l'on découvre l'intérêt des associations en rapport avec le désir, le refoulement, l'angoisse, le corps, etc. Freud, au fur et à mesure qu'il creuse, rencontre l'investissement premier de la pulsion au fond du psychisme. C'est-à-dire la relation du sens au corps comme corps de plaisir, source de représentation, rapport à l'objet, etc.

¹ J. Lacan, *Écrits*, p. 285.

Revenons à Saussure.

Avatars du Cours de linguistique générale

Il y a une histoire, peu connue, sur les avatars de la pensée saussurienne. Il a fallu attendre R. Engler, S. Bouquet et F. Rastier pour qu'elle soit mieux connue. Nous emprunterons à S. Bouquet le rappel de ces péripéties. L'écrit de Saussure « De l'essence double du langage », découvert en 1996 et publié en 2002 dans les *Ecrits de linguistique générale*¹, contient l'ébauche d'un livre sur la linguistique générale dont Saussure lui-même avait perdu la trace. La pensée saussurienne avait jusque-là été transmise par le *Cours de linguistique générale*, publié grâce aux notes recueillies par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec de nombreuses déformations. La redécouverte du manuscrit saussurien égaré fit l'effet d'une bombe, permettant la découverte d'un vrai Saussure s'opposant au faux qui avait cours auparavant. Tous ceux qui s'appuyaient sur le *Cours*, c'est-à-dire la totalité de ceux qui le lisaient jusqu'en 1996, se sont trouvés en défaut. Lévi-Strauss, Dieu merci, rectifia le tir.

Linguistique de la langue, linguistique de la parole

Un *néo-saussurisme* naissant soutenait la dualité inséparable d'une *linguistique de la langue* et d'une *linguistique de la parole*. Les deux sont complémentaires, affirmées comme telles depuis 1890. C'est ce point de vue qui, selon S. Bouquet, a été occulté par Bally et Sechehaye. Saussure écrit en effet en 1912, peu avant sa mort : « [La linguistique comporte]... deux parties, l'une qui est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage². » Où donc se situe le mythe ?!

Alors que la formulation de Saussure couplait la linguistique de la langue qu'on pouvait raccorder à une inspiration *logico-grammaticale* et une linguistique de la parole que François Rastier a proposé heuristiquement de qualifier de *rhétorico-herméneutique*, les déformations de Bally et Sechehaye aboutissaient à une théorie logico-grammaticale désormais unique, à laquelle se rattacherait la pensée mythique lévi-straussienne.

Ainsi, Lacan, et même Lévi-Strauss, cherchant leur inspiration dans Saussure et sa linguistique, en étaient réduits à la seule polarité logico-grammaticale. Autant l'un que l'autre se révéleront être des adversaires impitoyables de l'affect et de la subjectivité dans ce même but. Lévi-Strauss alla même jusqu'à commettre des abus peu excusables chez un penseur de sa stature. Ainsi, de soutenir que les névroses dites d'anxiété (?) s'accompagnent d'une quantité accrue des dérivés d'acide lactique³, opinion qu'on ne retrouve jamais dans les travaux sur l'affect. Qui veut trop prouver... En vérité, ce que démontre sans peine le problème de l'affect est que celui qui s'obstine à nier son influence, dans le langage comme dans le psychisme, réussit *a contrario* à défendre une conception naïve de la vie affective que tout dément aujourd'hui.

Un inconscient ou deux ?

Tout en reconnaissant que les faits linguistiques peuvent passer pour être le résultat d'actes de notre volonté, Saussure ajoute : « Seulement, il faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus comme nous le savons dans la volonté consciente ou inconsciente. » (Freud n'a pas encore théorisé, à l'époque (1891), le concept d'inconscient.)

¹ F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.

² F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 273.

³ Cl. Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, Finale, p. 588.

On ne peut donc nier que Saussure se préoccupe de l'inconscient mais il y a évidemment loin entre la façon dont il le conçoit et ce que Freud théorise sous ce nom. Bouquet me rappelle ces lignes de Saussure : « On peut opposer sous beaucoup de points de vue différents ces deux grands facteurs de renouvellement linguistique¹ en disant par exemple que le premier représente le côté physique et physiologique de la parole, tandis que le second répond au côté psychologique et mental du même acte –, que le premier est inconscient tandis que le second est conscient, toujours en se rappelant que la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes²... » L'inconscient est ici rapproché du physique et du physiologique, qui ne sont pas conscients. Et « s'il est vrai, comme le dit S. Bouquet³, qu'on ne peut reprocher à Saussure de n'avoir pas à sa disposition un concept élaboré d' « inconscient » ni à Freud une conception élaborée de la sémiotique différentielle du langage », on doit quand même conclure qu'il ne s'agit pas ici d'une élaboration plus ou moins poussée, mais de deux conceptions radicalement différentes de l'inconscient. A cet égard, Saussure et Lévi-Strauss diffèrent moins entre eux qu'ils ne diffèrent de Freud. Une lecture présentiste ne peut pas conclure autrement⁴.

En somme, Freud parle d'un inconscient intentionnel obéissant à une causalité intrinsèque, lié à un système psychique auquel est refusée la conscience. En deux mots, je rappellerai que Freud s'intéresse moins aux signes – perçus par la conscience ou pas – qu'à la vie *psychique* dans toutes ses expressions, y compris les plus interdites ou les plus traumatiques. Certaines de ses catégories, telles la perte d'objet et la perte de la relation à la réalité en témoignent. S'il peut être intéressant de comparer sa conception de l'inconscient et celle de Saussure (ou de Lévi-Strauss), aucune confusion n'est possible. Cette limitation ne devrait pas empêcher de poursuivre la comparaison des deux inconscients.

On parlait donc du pseudo-Saussure du *Cours de linguistique générale* pour l'opposer au vrai, celui des *Ecrits de linguistique générale*. Simon Bouquet affirme que cette découverte a permis de « réévaluer le paradigme structuraliste en linguistique, mettant en lumière les impasses théoriques qui ont conduit à son déclin et les champs de recherche qu'il a manqué d'explorer ». Cette clarification a permis de considérer sous un jour neuf les avancées de la théorie syntaxique dans la deuxième moitié du XXe siècle, désireuse de se constituer en théorie générale du langage et des sens.

Enfin, les principes généraux dotent *a posteriori* les linguistiques du discours et du texte d'une épistémologie manquante quant à l'articulation de la langue et de la parole, sur la base de laquelle leurs acquis peuvent être aujourd'hui exploités, dans un cadre de pensée nouveau⁵.

L'organisation cérébrale

Il est temps de venir enfin à l'idéologie profonde de Lévi-Strauss que nous avons mise de côté. Les citations de Lévi-Strauss abondent où il déclare sa foi dans les sciences exactes.

¹ Le changement phonétique et le changement analogique.

² F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 159.

³ Communication personnelle.

⁴ S. Bouquet me rappelle d'autres citations où Saussure fait référence à l'inconscient. Dont acte. Si celles-ci se réfèrent à la pensée associative, il reste qu' « activité inconsciente » continue de garder pour lui le sens d' « activité non réfléchie », même si elle renvoie à la pensée associative. C'est le point extrême du rapprochement entre Freud et lui.

⁵ S. Bouquet, « Ontologie et Epistémologie de la linguistique dans les textes originaux de Ferdinand de Saussure », Revue *Texte* de l'Institut Ferdinand de Saussure, Juillet 2008, vol. XVIII, 3.

Plus précisément encore, il n'accorde sa confiance que dans le savoir sur *l'organisation cérébrale* comme ressource ultime et fondement essentiel de toute connaissance.

L' « organisation cérébrale » ? Chaque fois qu'un penseur invoque la science, il prend un risque considérable. Car *la science n'existe pas*. N'existent que les *états temporellement datés de la science*. Aussi, interrogerons-nous : l'organisation cérébrale de quelle époque et de qui? J.-P. Changeux, Jean-Didier Vincent, Francis Crick, Gerald Edelman, Damasio, Le Doux, Panksepp, etc. ? Il est vrai que ceux qui invoquaient l'organisation cérébrale d'alors reflétaient l'idéologie d'un cerveau réduit au seul cerveau gauche, représentant les activités dites « cognitives » en ignorant superbement les contributions du cerveau droit, c'est à dire du schéma corporel, de l'affect et de tout ce qui ne se rattachait pas au concept. La synergie des deux est méconnue. Le virage, pour s'être fait attendre, n'a pas manqué. Et l'on assista ensuite au grand réveil, celui qui donna enfin la place qui lui avait été refusée à l'affect. L'œuvre de Damasio a joué un rôle essentiel, suivi par celle des chercheurs qui ouvrirent les yeux sur ce continent obscur, maintenant traité par Le Doux, Panksepp, etc. Cherchez ces noms dans la bibliographie de C. Lévi-Strauss. Ils manquent comme manquent aussi les auteurs de référence sur l' « organisation cérébrale ». Y a-t-il preuve plus manifeste que cette opinion relève d'une croyance plus que de toute science ? Qui voudra désormais invoquer l'organisation cérébrale devra s'appuyer sur des auteurs des textes, des idées, des conceptions et non sur des arguments *a priori*.

Dans un ouvrage récent¹, Jean-Claude Ameisen évoque cette évolution. Citant de Waal, il rappelle que « Les émotions sont notre boussole ». S'étayant ensuite sur Damasio, pionnier des études sur l'affect, il affirme qu' « ... il n'y a pas de véritable choix rationnel sans participation des émotions ». Dont acte.

Une question, avant d'en terminer : peut-on faire remonter à Saussure l'origine des options de Lévi-Strauss que nous critiquons ?

Dans la théorie freudienne, les étapes du système partent du plus profond que la théorie finira par rencontrer avec son postulat : la pulsion, forme première du psychisme étroitement nouée au corps – au corps relié à la satisfaction, au plaisir, puis au désir, au souhait. Il y a comme une échelle de la satisfaction pulsionnelle au souhait. Chacune de ces étapes constitue ce que nous avons appelé la chaîne d'Éros, dont il importe de suivre le parcours. Au contraire, dans le programme saussurien, il y a homogénéité des éléments qui le composent et cette unité est toujours formée par *le signe*. En somme, le système des signes du langage résulte d'une différenciation qui ne retient du corps que sa référence vocale et lui ajoute la dimension non vocale sans substratum physique.

¹ J. C. Ameisen, *Dans la lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde*, p. 453, Paris, Fayard/Seuil, 2008.